

J'avais six ans lorsque mes parents m'ont dit que j'avais dans le crâne un petit cristal sombre qui apprenait à être moi.

Pour que l'instructeur du cristal puisse écouter le murmure de mes pensées, des araignées microscopiques avaient tissé dans mon cerveau une fine toile dorée. De son côté, le cristal était à l'écoute de mes sens et lisait les messages chimiques charriés par mon sang. Il voyait, entendait, sentait, goûtait et touchait le monde, exactement comme je le faisais. Tandis que l'instructeur suivait ses pensées et les comparait aux miennes. Chaque fois qu'elles étaient erronées, plus rapide que l'éclair il modifiait légèrement le cristal – changeant ceci ou cela – de manière à les rectifier.

Pourquoi donc ? Pour qu'un jour, lorsque je ne pourrais plus être moi, le cristal puisse le faire à ma place.

Je pensais : Et si moi ça me rend tout bizarre d'entendre cela, comment le cristal doit-il se sentir ?

Exactement pareil ! enchaînais-je aussitôt. Il ne sait pas ce qu'il est vraiment. Lui aussi se demande ce que le cristal doit ressentir. Et lui aussi se dit : « Exactement pareil ! Il ne sait pas ce qu'il est vraiment. Lui aussi se demande ce que le cristal doit ressentir... »

Et lui aussi se demande...

(Je le savais, puisque j'étais en train de me poser la question.)

... lui aussi se demande s'il est le vrai moi, ou si, en réalité, il n'est que le cristal qui apprend à être moi.

\*\*\*

Quelques années plus tard, avec tout le mépris d'un enfant de douze ans, je me serais moqué de préoccupations aussi puériles. Tout le monde avait le cristal, tout le monde sauf les membres de certaines sectes religieuses obscures, et s'attarder sur son étrangeté me paraissait d'un prétentieux insupportable. Il était ce qu'il était, une réalité banale de la vie, aussi ordinaire que les excréments. Mes amis et moi racontions des blagues douteuses à son sujet, comme on le faisait pour le sexe, histoire de nous prouver les uns aux autres que ça ne nous faisait ni chaud ni froid.

Pourtant, nous n'étions pas tout à fait aussi blasés et impassibles que nous affections de l'être. Un jour, alors que nous traînions tous ensemble dans le parc, un membre de notre bande – j'ai oublié son nom, mais je me rappelle de lui parce qu'il m'avait toujours paru trop intelligent pour son propre bien – demanda à chacun d'entre nous : « Et toi, qui es-tu ? Le cristal, ou le véritable être humain ? »

Indignés, sans même prendre la peine de réfléchir, nous déclarâmes tous : « Le véritable être humain ! »

Quand le dernier d'entre nous eut répondu, il ricana et dit : « Hé bien, pas moi. Moi, je suis le cristal ! Vous pouvez toujours me sucer, bande de nuls. Car vous allez tous être balancés dans les grandes chiottes cosmiques. Alors que moi, je vais vivre éternellement. »

Nous l'avons tabassé jusqu'au sang.

\*\*\*

Lorsque j'eus atteint l'âge de quatorze ans, bien qu'il ait été à peine fait mention du cristal dans les ennuyeux programmes de ma machine à enseigner – ou peut-être à cause de cela –, j'avais déjà beaucoup réfléchi à la question.

Lorsqu'on vous demandait : « Es-tu le cristal ou bien l'humain ? », la réponse correcte et pédante ne pouvait qu'être : « L'humain », parce que seul le cerveau était physiquement capable de répondre. Les sens de la personne envoyaient des informations au cristal, mais celui-ci n'avait aucun contrôle sur le corps : La réponse qu'il aurait voulu faire coïncidait avec ce qui était réellement dit uniquement parce que l'objet était une imitation parfaite du cerveau. Dire au monde extérieur : « Je suis le cristal » par la parole, par écrit ou à l'aide de toute autre méthode impliquant l'utilisation du corps humain, était de toute évidence faux. (Ce même raisonnement n'excluait toutefois pas la possibilité de penser qu'on était effectivement le cristal).

Dans le cadre d'un raisonnement plus vaste, je décidai cependant que la question était tout simplement mal posée. Tant que le cristal et le cerveau partageaient les mêmes sens, et tant que l'instructeur synchronisait parfaitement leurs pensées, il n'y avait qu'une seule personne, une seule identité, une seule conscience. Cet être unique avait la particularité – très désirable au demeurant – de pouvoir survivre sans dommage si l'un ou l'autre, cristal ou cerveau, venait à être détruit. Les gens avaient toujours eu deux poumons et deux reins, et, depuis presque un siècle, beaucoup avaient vécu avec deux cœurs. C'était la même chose : une question de redondance, un état de robustesse, rien de plus.

Cette année-là, mes parents décidèrent que j'étais assez mûr pour apprendre que tous deux avaient basculé, trois ans auparavant. Je fis semblant de prendre la nouvelle avec calme mais, en réalité, je leur en voulus à mort de ne pas me l'avoir dit à l'époque. Ils avaient déguisé leur séjour à l'hôpital en voyage d'affaires à l'étranger. Pendant trois

ans, j'avais vécu avec des têtes-de-cristal et ils ne me l'avaient même pas dit. C'était le type même de comportement dont je les savais capables.

« Tu ne nous as pas trouvés différents, non ? demanda ma mère.

— Non », dis-je. Sans mentir, mais tout de même plein de rancune.

« C'est pour cela que nous ne te l'avons pas dit, reprit mon père. Si tu avais su que nous avions basculé, tu aurais pu, à l'époque, imaginer que nous avions changé d'une façon ou d'une autre. Mais en attendant jusqu'à aujourd'hui, nous avons fait en sorte qu'il soit plus facile pour toi de te convaincre que nous sommes bien les personnes que nous avons toujours été. »

Il m'entoura de son bras et me serra contre lui. Je faillis crier : « Ne me touche pas ! » Mais je me souvins à temps que je m'étais persuadé que le cristal n'était pas une affaire d'État.

J'aurais dû deviner qu'ils l'avaient fait, bien avant qu'ils ne me l'avouent. Après tout, je savais depuis des années que la plupart des gens basculaient peu après la trentaine. À partir de cet âge-là, c'est le début de la fin en ce qui concerne le cerveau organique, et il aurait été idiot de laisser le cristal imiter ce déclin. Alors, on recâble le système nerveux, puis on passe les commandes du corps au cristal et on désactive l'instructeur. Pendant une semaine, on compare les impulsions. Comme à ce moment-là, le cristal est devenu une copie parfaite du cerveau, on ne détecte jamais la moindre différence entre les deux.

Le cerveau est retiré, éliminé et remplacé par un tissu de culture spongieux qui lui ressemble jusqu'au niveau des capillaires les plus fins, mais n'est pas davantage capable

de penser qu'un poumon ou un rein. Cette imitation prend dans le sang exactement la même quantité d'oxygène et de glucose que le vrai et s'acquitte avec fidélité de certaines tâches à caractère biochimique, grossières mais indispensables. Au bout d'un certain temps, comme toute chair, il périra et devra être remplacé.

Le cristal, lui, est immortel. À moins d'être jeté dans le feu d'un réacteur nucléaire, il perdurera pendant un milliard d'années.

Mes parents étaient des machines. Mes parents étaient des dieux. Il n'y avait là rien de spécial. Je les haïssais.

\*\*\*

Quand j'eus seize ans, je tombai amoureux et je redevins un enfant.

J'allais à la plage avec Eva. Les nuits étaient tièdes et je n'arrivais pas à croire qu'une simple machine puisse jamais ressentir la même chose que moi. Je savais très bien que si on avait donné le contrôle de mon corps au cristal, il aurait prononcé les mêmes mots ; avec exactement la même tendresse et la même gaucherie, il aurait reproduit chacune de mes caresses maladroitement – mais je ne pouvais admettre que sa vie intérieure fut aussi riche, aussi miraculeuse, aussi pleine de joie que la mienne. Par contre, je pouvais accepter l'acte sexuel, aussi agréable fut-il, en tant que fonction purement mécanique. Mais il y avait entre nous quelque chose – ou du moins le pensais-je – qui n'avait rien à voir avec le désir, rien à voir avec les mots, rien à voir avec aucune des actions tangibles exécutées par nos corps et qu'un espion caché dans les dunes aurait pu discerner avec un micro parabolique et une paire de jumelles à infrarouge. Après avoir fait l'amour, nous regardions en silence les quelques étoiles visibles. Nos âmes se rejoignaient alors en un lieu secret, qu'aucun ordinateur cristallin ne pourrait atteindre jamais, même en

s'y essayant pendant un milliard d'années. (Si j'avais dit cela au petit garnement rationnel que j'étais à douze ans, il serait mort de rire.)

J'avais appris que « l'instructeur » du cristal ne surveillait pas chacun des neurones du cerveau. Ça aurait été difficile à réaliser, tant en raison de la quantité de données à manipuler, que de l'intrusion physique brute que cela aurait exigé au niveau des tissus. Selon le théorème de je-ne-sais-plus-qui, scruter certains neurones particulièrement importants était aussi efficace que de les sonder tous et, en tenant compte de certaines hypothèses très raisonnables que personne ne pouvait réfuter, on arrivait à apprécier avec une rigueur toute mathématique la marge d'erreur que le processus impliquait.

Au début, j'affirmais qu'au sein de ces erreurs, aussi infimes soient-elles, se trouvait la différence entre cerveau et cristal, entre humain et machine, entre l'amour et son imitation. Cependant, Eva me fit remarquer qu'il était absurde de faire une distinction radicale et qualitative sur la base de la densité des sondages. Si le prochain modèle d'instructeur scrutait davantage de neurones et diminuait le taux d'erreur de moitié, est-ce que son cristal serait alors « à mi-chemin » entre « l'humain » et la « machine » ? En théorie – et un jour, en pratique –, on pourrait réduire le taux d'erreur en deçà de n'importe quel nombre qu'il me conviendrait d'énoncer. Croyais-je vraiment qu'une variation d'un pour un million faisait la moindre différence alors que le vieillissement naturel du cerveau faisait perdre à chaque être humain des milliers de neurones par jour ?

Elle avait raison, bien entendu. Mais je ne tardai pas à trouver un autre moyen, plus plausible, pour défendre ma thèse. Les neurones vivants, argumentais-je, étaient dotés d'une structure interne bien plus développée que les grossières bascules qui remplissaient la même fonction dans le prétendu « réseau neuronal » du cristal. Qu'un neurone soit activé ou pas ne reflète qu'un seul aspect de son comportement ; qui savait

en quoi les subtilités biochimiques (les effets quantiques au niveau des molécules organiques concernées) contribuaient à la nature de la conscience humaine ? Copier la topologie neurale abstraite ne suffisait pas. D'accord, le cristal réussissait le stupide test de Turing (aucun observateur extérieur ne pouvait le distinguer d'un être humain) mais cela ne prouvait pas qu'être un cristal ou un humain produisait le même ressenti.

« Cela veut-il dire que tu ne basculeras jamais ? me demanda Eva. Tu feras ôter ton cristal ? Tu te laisseras mourir quand ton cerveau se mettra à pourrir ?

— Peut-être, dis-je. Il vaut mieux mourir à quatre-vingt-dix ou à cent ans, que de se tuer à trente pour laisser une espèce de machine déambuler à ma place et faire semblant d'être moi.

— Comment sais-tu que je n'ai pas déjà basculé ? demanda-t-elle, à titre de provocation. Comment sais-tu que je ne fais pas juste "semblant d'être moi" ?

— Je sais que non, rétorquai-je, d'un ton suffisant. Je le sais, c'est tout.

— Et comment ? J'aurais le même aspect. Je parlerais pareil. J'agirais de la même façon en toutes circonstances. Les gens basculent de plus en plus jeunes, de nos jours. Alors, comment sais-tu que je ne l'ai pas déjà fait ? »

Je me tournai sur le côté pour lui faire face et plongeai mon regard dans le sien.

« Par télépathie ! Par magie ! Par la communion des âmes ! »

Celui que j'étais à douze ans commença à ricaner mais, à ce moment-là, je savais déjà très bien comment m'en débarrasser.

\*\*\*

À dix-neuf ans, alors même que j'étais en cours d'études dans le domaine de la finance, je me suis inscrit à une unité de valeur en philosophie. Cependant, le département en question n'avait apparemment rien à dire sur le Dispositif Ndoli, plus communément appelé le « cristal ». (Lui-même l'avait appelé « dual », mais c'était un terme approchant qui avait prévalu.) Ils traitaient de Platon, de Descartes et de Marx, ils parlaient aussi de Saint Augustin et, lorsqu'ils se sentaient tout particulièrement modernes et aventureux, de Sartre, mais s'ils avaient entendu parler de Gödel, de Turing, de Hamsun ou de Kim, ils refusaient de l'admettre. Ma frustration était telle que dans une dissertation sur Descartes, je suggérai que la notion de conscience humaine considérée comme un « logiciel » pouvant fonctionner aussi bien dans un cerveau organique que dans un cristal optique, remontait en fait au dualisme Cartésien : à la place de « logiciel », il fallait comprendre « âme ». Mon professeur traça soigneusement une diagonale d'un rouge lumineux sur chacun des paragraphes où cette idée était traitée et dans la marge il écrivit : HORS-SUJET ! (en Times gras, de corps 20, assorti d'un clignotement méprisant de 2 hertz).

Je laissai tomber la philosophie et m'inscrivis à une UV sur la technologie des cristaux optiques destinée aux non spécialistes. J'en appris énormément sur la mécanique quantique appliquée aux solides ainsi que beaucoup de choses fascinantes en mathématiques. Je découvris qu'un réseau neural est un instrument que l'on utilise uniquement pour résoudre des problèmes trop complexes pour être compris en eux-mêmes. S'il est assez souple, un tel réseau peut être configuré à l'aide de boucles de rétroaction pour imiter n'importe quel système ou presque, pour produire les mêmes motifs de sortie à partir des mêmes données en entrée. Mais cela n'éclaire en rien la nature du dispositif que l'on simule ainsi.

« La compréhension, affirma la conférencière, est un concept très surfait. Personne ne comprend vraiment comment un œuf fertilisé se transforme en un être humain. Quelle attitude devrions-nous alors adopter ? Cesser d'avoir des enfants jusqu'à ce que l'ontogenèse soit complètement décrite par une série d'équations différentielles ? » Je dus concéder qu'elle venait de marquer un point. J'avais maintenant compris que personne ne possédait les réponses que je désespérais d'obtenir. Et il était très peu probable que j'arrive un jour à les trouver par moi-même. Au mieux, mes capacités intellectuelles étaient moyennes. Le choix était très simple : soit je perdais mon temps à m'interroger sur les mystères de la conscience, soit, comme tout le monde, je cessais de m'en inquiéter et je m'occupais de ma vie, tout simplement.

\*\*\*

À l'âge de vingt-trois ans, j'épousai Daphné. Eva n'était plus qu'un souvenir lointain ; de même que toutes mes idées sur la communion des âmes. Daphné avait trente et un ans et occupait un poste de cadre dans la banque d'affaires qui m'avait engagé pendant que je rédigeais ma thèse. Tout le monde s'accordait à dire que ce mariage serait utile à ma carrière. Ce qu'elle en retirait, elle, je n'ai jamais trop su. Peut-être m'appréciait-elle vraiment. Nous avons une vie sexuelle agréable et nous nous soutenions mutuellement quand nous n'avions pas le moral. De la même façon qu'une personne ayant bon cœur aurait réconforté un animal en détresse.

Daphné n'avait pas basculé. Mois après mois, elle repoussait l'échéance, inventant des excuses toujours plus ridicules. Je la taquinais, comme si je n'avais jamais eu mes propres réticences.

« J'ai peur, m'avoua-t-elle une nuit. Et si c'était moi qui mourrais pendant l'opération – et qu'il ne restait rien qu'un robot, une marionnette, une chose ! Je ne veux pas mourir. »

Un tel discours me mettait au supplice mais je dissimulais mes sentiments.

« Imagine que tu aies une attaque cérébrale, dis-je sur un ton désinvolte. Et qu'une petite partie de ton cerveau soit détruite. Suppose que les médecins implantent alors une machine pour prendre le relais et tenir le rôle que la région abîmée jouait auparavant. Est-ce que tu serais toujours "toi-même" ?

— Bien sûr.

— Et s'ils le faisaient deux, trois ou dix fois, ou un millier de fois ?

— Ça n'a rien à voir.

— Ah bon ? Et à partir de quel pourcentage magique cesserais-tu alors d'être toi ? »

Elle me fusilla du regard.

« Toujours les mêmes arguments rebattus.

— Alors réfute-les, s'ils sont si rebattus que ça. »

Elle se mit à pleurer.

« Je n'ai pas à le faire. Va te faire voir ! Je suis morte de peur, et tu t'en fiches complètement ! »

Je la pris dans mes bras.

« Shhh. Je suis désolé. Mais tout le monde en passe par là, tôt ou tard. Il ne faut pas avoir peur. Je suis là. Je t'aime. »

Les mots auraient pu provenir d'un enregistrement déclenché par la vue de ses larmes.

« Et tu le feras, toi ? Avec moi ? »

Le froid m'envahit.

« Quoi ? »

— Te faire opérer. Le même jour que moi ? Basculer quand je basculerai. »

Beaucoup de couples faisaient comme ça. Comme mes parents. Parfois, il n'y avait pas de doute qu'il s'agissait d'une question d'amour, d'engagement, de partage. Dans d'autres cas, j'étais certain que c'était surtout parce qu'aucun des deux partenaires ne voulait être un « non basculé » vivant avec une tête-de-cristal.

Je demeurai silencieux pendant un certain temps, puis je dis : « Bien sûr. »

Pendant les mois qui suivirent, toutes les appréhensions de Daphné – dont je m'étais moqué parce que « puériles » et « superstitieuses » – commencèrent rapidement à me paraître de plus en plus sensées, et mes propres arguments « rationnels » finirent par

me sembler creux et abstraits. Je fis marche arrière à la dernière minute : je refusai l'anesthésie et m'enfuis de l'hôpital.

Daphné subit l'opération, ne sachant pas que je l'avais abandonnée.

Je ne la revis jamais. Je n'aurais pas pu la regarder en face. Je démissionnai de mon emploi et quittai la ville pendant un an, écœuré par ma couardise et ma trahison mais en même temps euphorique à l'idée d'en avoir réchappé.

Elle porta plainte contre moi, mais la retira quelques jours plus tard et par l'entremise de ses avocats accepta un divorce sans complications. Avant que celui-ci ne soit prononcé, elle m'envoya une courte lettre :

Il n'y avait rien à craindre, après tout. Je suis exactement la même personne que j'ai toujours été. J'ai été folle de repousser l'échéance. Maintenant que j'ai fait le plongeon, je me sens plus à l'aise que jamais.

Ta femme robot qui t'aime,

Daphné

\*\*\*

Lorsque j'atteignis mes vingt-huit ans, presque tous les gens que je connaissais avaient basculé. Tous mes amis du temps de la fac l'avaient fait. Les collègues de mon nouvel emploi aussi, même ceux qui n'avaient que vingt et un ans. J'appris par l'ami d'un ami qu'Eva s'était décidée six ans auparavant.

Plus j'attendais et plus la décision devenait difficile à prendre. Je pouvais parler à des milliers de gens qui avaient basculé, interroger mes meilleurs amis pendant des heures, et les questionner sur leurs souvenirs d'enfance ou leurs pensées les plus intimes ; aussi séduisantes que paraissaient leurs paroles, je savais que le Dispositif Ndoli était resté enfoui pendant des années dans leur tête, justement à apprendre à simuler ce type de comportement.

Bien entendu, j'admettais aisément qu'il était tout aussi impossible d'avoir la certitude que même une personne qui n'avait pas basculé possédait une vie intérieure présentant la moindre ressemblance avec la mienne – mais il ne me paraissait pas déraisonnable d'accorder plus facilement le bénéfice du doute aux gens dont le crâne n'avait pas été évidé à l'aide d'une curette.

Je m'éloignais de mes amis et n'essayai plus de me trouver une relation amoureuse. Je pris l'habitude de travailler chez moi – comme je faisais plus d'heures ainsi, ma productivité augmenta et mon entreprise n'eut rien à redire. Je ne pouvais plus supporter la compagnie de gens dont je mettais en doute l'humanité.

Je n'étais en aucune façon unique. En cherchant un peu, je découvris bien vite des douzaines d'organisations réservées aux gens qui n'avaient pas basculé. Cela allait du club de rencontres – qui aurait aussi bien pu réunir des personnes divorcées –, jusqu'à un « front de résistance », paranoïaque et paramilitaire, dont les membres pensaient vivre un remake de l'Invasion des profanateurs. Je dus cependant reconnaître que même les adhérents du club de rencontres m'apparurent franchement inadaptés. Beaucoup d'entre eux partageaient mes préoccupations, et ce presque à la lettre, mais exprimées par d'autres lèvres que les miennes, mes propres idées semblaient obsessionnelles et mal formulées. J'eus une brève liaison avec une femme d'une

quarantaine d'années qui n'avait pas basculé ; mais nous ne parlions de rien d'autre que de notre peur de le faire. C'était masochiste, c'était étouffant, c'était de la folie.

Je décidai de me tourner vers un psychiatre mais je ne pouvais me résoudre à voir un thérapeute qui aurait basculé. Lorsque je finis par en trouver une qui ne l'avait pas fait, elle essaya de me persuader de l'aider à faire sauter une centrale électrique : histoire de leur faire voir qui était le chef.

Tous les soirs, allongé sur mon lit pendant des heures, j'essayais de me convaincre, dans un sens ou dans l'autre, mais plus je pensais aux problèmes en jeu, plus ils devenaient impalpables, insaisissables. Qui était ce « je », de toute façon ? Que signifiait le fait que « je » sois toujours en vie, alors que ma personnalité était complètement différente de ce qu'elle avait été vingt ans auparavant ? Ces « moi » étaient bel et bien morts : je ne m'en souvenais pas avec davantage de précision que des gens que je fréquentais à l'époque. Pourtant cette perte ne me gênait que vaguement. Comparée à tous les changements par lesquels j'étais passé jusque-là, la destruction de mon cerveau organique ne serait peut-être qu'un minuscule accident de parcours.

Ou peut-être pas. Peut-être serait-ce la même chose que de mourir.

Parfois, je finissais par pleurer en tremblant, terrifié et désespérément seul, incapable d'appréhender la perspective étourdissante de ma propre non-existence – mais sans pouvoir pour autant cesser de la contempler. À d'autres moments, je me sentais « sainement » dégoûté, tout simplement, de ce sujet assommant. Parfois, j'avais la certitude que la nature de la vie intérieure du cristal était la question la plus importante à laquelle l'humanité serait jamais confrontée. D'autres fois, mes doutes me semblaient loufoques et lisibles. Après tout, chaque jour des centaines de milliers de gens basculaient et le monde continuait apparemment à tourner comme d'habitude. Ce

fait n'avait-il donc pas davantage de poids que n'importe lequel de tous ces arguments philosophiques abscons ?

En fin de compte, je pris rendez-vous pour l'opération. Qu'ai-je à perdre ? me dis-je. Encore soixante années d'incertitude et de paranoïa ? Si l'espèce humaine était réellement en train de se remplacer par des automates, il valait mieux que je sois mort. Je n'avais pas la conviction aveugle de ceux qui rejoignaient le monde psychotique des mouvements clandestins, – qui, de toute façon, n'étaient tolérés par les autorités que tant qu'ils restaient inopérants. D'un autre côté, si toutes mes peurs étaient sans fondement, si le sentiment de ma propre identité pouvait survivre à l'opération aussi facilement qu'à des traumatismes tels que le sommeil et le réveil, la destruction permanente des cellules cérébrales, le fait de grandir, d'apprendre, d'acquérir de l'expérience et d'oublier, alors, non seulement j'y gagnerai la vie éternelle, mais aussi la fin de mes doutes et de mon aliénation.

\*\*\*

Un dimanche après-midi, deux mois avant la date prévue pour l'opération, je faisais mes courses, en feuilletant les images d'un catalogue en ligne, lorsque la photo appétissante d'une toute nouvelle variété de pomme attira mon attention. Je décidai d'en commander une demi-douzaine. Je ne le fis pas, cependant. J'appuyai au contraire sur la touche qui passait au produit suivant. Je savais qu'il était facile de remédier à mon erreur : une simple pression sur une autre touche pouvait me ramener aux pommes. L'écran montrait des poires, des oranges, des pamplemousses. J'essayai de baisser les yeux, pour voir ce que fabriquaient mes mains maladroites, mais ils restèrent fixés sur l'écran.

La panique m'envahit. Je voulus me lever d'un bond mais mes jambes refusèrent d'obéir. Je tentai de crier mais je fus incapable de proférer un son. Je n'avais pas l'impression d'être blessé et ne me sentais même pas affaibli. Étais-je paralysé ? Victime d'une lésion cérébrale ? Je sentais encore mes doigts, posés sur le clavier, la plante de mes pieds sur la moquette, mon dos contre le dossier de la chaise.

Je m'observais alors que je commandais des ananas. Je me sentis me lever, m'étirer et sortir calmement de la pièce. Dans la cuisine, je bus un verre d'eau. J'aurais dû trembler, étouffer, avoir le souffle coupé mais le frais liquide coula sans encombre dans ma gorge et je n'en fis pas tomber une seule goutte.

Il n'y avait qu'une seule explication possible : j'avais basculé. Spontanément. Le cristal avait pris le contrôle alors que mon cerveau était toujours en vie. Mes craintes les plus folles et les plus paranoïaques s'étaient réalisées.

Pendant que mon corps continuait à vivre un dimanche matin ordinaire, j'étais perdu dans un délire de claustrophobie impuissante. Que je fasse exactement tout ce dont j'avais eu l'intention ce matin-là ne me réconforta pas du tout. Je pris un train pour me rendre à la plage. Je nageai pendant une demi-heure. J'aurais aussi bien pu me déchaîner avec une hache ou ramper nu dans la rue, couvert de mes propres excréments, tout en hurlant comme un loup. J'avais perdu le contrôle. Mon corps s'était transformé en une camisole de force vivante et je ne pouvais pas me débattre, je ne pouvais pas crier, je ne pouvais même pas fermer les yeux. Je vis mon image, vaguement reflétée dans une fenêtre du train et je n'avais pas la moindre idée de ce que l'esprit qui contrôlait ce visage neutre et paisible pouvait bien penser.

En nageant tous mes sens aux aguets, j'avais l'impression d'être dans un cauchemar holographique ; j'étais un objet sans volition et le fait que les signaux que m'envoyait

mon corps m'étaient parfaitement familiers ne faisait que rendre l'expérience encore plus horrible. Mes bras n'avaient pas le droit de faire ces brasses au rythme lent et paresseux ; je voulais en fait m'agiter en tous sens comme un homme qui se noie, je voulais clamer ma détresse au reste du monde.

Ce n'est que lorsque je me suis allongé sur la plage et ai fermé les yeux que je me suis mis à considérer rationnellement ma situation.

On ne pouvait pas basculer « spontanément ». L'idée était absurde. Des millions de fibres nerveuses devaient être coupées puis rattachées par une armée de robots chirurgiens minuscules qui n'étaient même pas présents dans mon cerveau, qui ne seraient injectés que d'ici deux mois. En l'absence d'une intervention délibérée, le Dispositif Ndoli était totalement passif, incapable de faire quoi que ce soit sinon d'être à l'écoute. Aucune panne du cristal ou de l'instructeur ne pouvait soustraire mon corps au contrôle de mon cerveau organique.

Il était évident qu'il y avait eu un dysfonctionnement, mais ma première explication était fausse, complètement fausse.

Lorsque je compris enfin ce qui m'arrivait, j'aurais bien aimé pouvoir faire quelque chose. J'aurais voulu me rouler en boule, gémir et crier, m'arracher les cheveux, me déchirer la peau avec mes propres ongles. Au lieu de cela, je restais allongé sur le dos, sous le soleil éblouissant. Quelque chose me démangeait derrière le genou droit, mais je n'avais apparemment pas le courage de me gratter.

Oh, j'aurais au moins dû pouvoir m'offrir une bonne séance de rire bien hystérique quand j'ai réalisé que c'était moi le cristal.

L'instructeur avait mal fonctionné. Il ne me maintenait plus en phase avec le cerveau organique. Je n'étais pas devenu tout à coup incapable du moindre geste, je l'avais toujours été. La volonté que j'avais d'agir sur « mon » corps, sur le monde, avait depuis toujours abouti dans le vide. Et si mes désirs avaient effectivement coïncidé avec les actions qui paraissaient être miennes, ce n'était que parce que j'avais été à tout instant manipulé, « corrigé » par l'instructeur.

Je pourrais méditer sur des milliers de questions, savourer un million d'ironies. Mais il ne faut pas. Je dois diriger mon énergie vers un seul but. Mon temps est compté.

Quand je serai à l'hôpital et que la bascule aura lieu, si les impulsions nerveuses que je transmets alors au corps ne sont pas exactement semblables à celles qu'envoie le cerveau organique, le défaut de l'instructeur sera découvert. Et rectifié. Le cerveau n'a rien à craindre. Considérée comme précieuse, comme sacro-sainte, c'est sa continuité qui sera protégée. On ne se demandera pas qui de nous deux doit avoir le dessus. À nouveau, c'est moi qu'on obligera à se conformer. C'est moi qu'on « corrigera ». C'est moi qu'on assassinera.

Il est peut-être absurde d'avoir peur. Dans une certaine mesure, on m'a déjà tué, microseconde après microseconde, depuis vingt-huit ans. D'un autre point de vue, je n'existe que depuis la panne de l'instructeur, il y a sept semaines, date à laquelle la notion même de mon identité propre a pris un sens effectif – et il ne reste que sept jours avant que cette aberration, ce cauchemar ne se termine. Deux mois de souffrance. Pourquoi rechignerais-je à les perdre, alors que je suis sur le point d'hériter de l'éternité ? Si ce n'est que ce n'est pas moi qui vais en hériter, puisque ces deux mois terribles sont tout ce qui me définit.

On peut sans fin jongler avec les interprétations mais, en fin de compte, je ne suis capable d'agir qu'à partir de ma volonté désespérée de survivre. Je n'ai pas l'impression d'être une aberration, une erreur que l'on peut effacer. Comment avoir le moindre espoir de survivre ? Je dois me conformer, de mon propre gré. Je dois choisir de paraître identique à ce qu'ils voudraient me forcer à être.

Au bout de vingt-huit ans, je suis probablement encore assez proche de lui pour réussir à les tromper. Si j'étudie tous les indices qui me parviennent par le canal des sens que nous partageons, je peux sûrement me mettre à sa place, oublier pour un temps la révélation de notre disparité, me forcer à être de nouveau en phase avec lui.

Ce ne sera pas facile. Il a rencontré une femme sur la plage, le jour où j'ai pris naissance. Elle s'appelle Cathy. Ils ont dormi ensemble trois fois et il pense qu'il l'aime. Du moins, il le lui a dit, il le lui a murmuré pendant qu'elle dormait, vrai ou faux, il l'a écrit dans son journal.

Je ne ressens rien pour elle. Elle est assez sympathique, sans doute, mais je la connais à peine. Préoccupé par mes propres problèmes, j'ai à peine écouté ce qu'elle disait et l'acte sexuel ne fut, pour moi, rien de plus qu'une séance plutôt déplaisante de voyeurisme involontaire. Depuis que j'ai compris ce qui est en jeu, j'ai essayé de succomber aux mêmes émotions que mon alter ego. Mais comment puis-je aimer cette femme alors que nous ne pouvons communiquer ? Alors qu'elle ne sait même pas que j'existe ?

Si elle est l'objet de toutes ses pensées, de jour comme de nuit, mais qu'elle ne représente pour moi rien d'autre qu'un obstacle dangereux, comment puis-je espérer atteindre à l'imitation parfaite qui me permettra d'échapper à la mort.

Il dort à présent. Je dois donc dormir également. J'écoute les battements de son cœur, sa lente respiration, et j'essaie de parvenir à un calme en accord avec ces rythmes. L'espace d'un instant, je suis découragé. Même mes rêves seront différents ; notre divergence ne peut être éradiquée, ce que je veux faire est risible, ridicule, pitoyable. Contrôler chaque impulsion nerveuse pendant une semaine ? Ma peur d'être détecté et mes tentatives de n'en rien laisser paraître vont inévitablement déformer mes réactions. Il me sera impossible de dissimuler ce nœud de mensonges et de panique.

Pourtant, alors que je m'assoupis lentement, je me retrouve à croire que oui, je vais réussir. Il le faut. Pendant un petit moment, mes songes m'apportent des images confuses, à la fois étranges et ordinaires ; elles se terminent sur un grain de sable passant dans le chas d'une aiguille. Puis je sombre, sans la moindre peur, dans le néant d'un sommeil sans rêve.

\*\*\*

Je fixe le plafond blanc, étourdi et confus, et j'essaie de me débarrasser de la conviction tenace qu'il y a quelque chose à quoi je ne dois absolument pas penser.

Puis je serre le poing avec précautions, me réjouis de ce miracle, et me souviens.

Jusqu'à la dernière minute, j'ai cru qu'il allait à nouveau reculer. Mais non, il ne l'a pas fait. Cathy l'a convaincu, malgré sa peur. Après tout, elle a elle-même basculé et il l'aime plus qu'il n'a jamais aimé qui que ce soit auparavant.

Maintenant, donc, nos rôles sont inversés : à présent, ce corps est sa camisole de force, à lui.

Je suis trempé de sueur. C'est impossible. C'est sans espoir. Je ne peux pas lire ses pensées, je n'arrive pas à deviner ce qu'il essaie de faire. Dois-je bouger ou rester tranquille ? Appeler ou demeurer silencieux ? Même si l'ordinateur qui nous surveille est programmé pour ignorer quelques écarts insignifiants, dès que lui s'apercevra que son corps n'obéit pas à sa volonté, il paniquera comme je l'ai fait et je n'aurai plus alors la moindre chance de faire les bonnes déductions. Lui, est-ce qu'il serait en train de transpirer, maintenant, est-ce qu'il aurait du mal à respirer, comme c'est mon cas ? Non. Je suis réveillé depuis trente secondes et je me suis déjà trahi. Un câble en fibre optique court de dessous mon oreille droite vers un panneau serti dans le mur. Quelque part, des sonnettes d'alarmes doivent déjà résonner.

Que feraient-ils si j'essayais de m'enfuir ? Utiliseraient-ils la force ? Je suis un citoyen à part entière, non ? Cela fait des dizaines d'années que les têtes-de-cristal ont les mêmes droits que tout le monde. Les chirurgiens et les ingénieurs ne peuvent rien me faire sans mon consentement. J'essaie de me souvenir des clauses contenues dans la décharge qu'il a signée, mais c'est à peine s'il l'a lue. Je tire sur le câble qui me retient prisonnier, mais il est bien fixé, à chaque bout.

Lorsque la porte s'ouvre, j'ai pendant un instant l'impression que je vais m'effondrer mais, quelque part en moi, je trouve la force de me composer une attitude. C'est mon neurologue, le docteur Prem. Il sourit et me demande : « Comment vous sentez-vous ? Pas trop mal ? »

Je hoche bêtement la tête.

« Pour la plupart des gens, le choc le plus important est de ne se sentir différent en rien ! Pendant quelque temps, vous allez penser : Ça ne peut pas être aussi simple ! Ça ne peut

pas être aussi facile ! Ça ne peut pas être aussi normal ! Mais vous en viendrez bientôt à accepter que ça l'est effectivement. Et la vie continuera, inchangée. »

Rayonnant, paternel, il me tape sur l'épaule puis fait demi-tour et s'en va.

Les heures passent. Qu'est-ce qu'ils attendent ? Les preuves doivent être concluantes, à présent. Peut-être doivent-ils suivre des procédures légales, consulter des spécialistes et des avocats, constituer des comités d'éthique pour discuter de mon sort. Je suis trempé de sueur. Je suis pris d'un tremblement que je ne peux contrôler. À plusieurs reprises, je saisis le câble et tire dessus de toutes mes forces. Il semble ancré au béton à une extrémité, et boulonné à mon crâne de l'autre côté.

Un garçon de salle m'apporte mon repas.

« Haut les cœurs ! me dit-il. C'est bientôt l'heure des visites. »

Plus tard, il m'apporte un bassin. Je suis si énervé que je n'arrive même pas à pisser.

Cathy fronce les sourcils quand elle me voit.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Je hausse les épaules et je souris tout en frissonnant et en me demandant pourquoi j'essaie même d'aller jusqu'au bout de cette comédie.

« Rien. C'est juste que... je ne me sens pas très bien, c'est tout. »

Elle me prend la main, puis se penche et m'embrasse sur les lèvres. Malgré tout le reste, je me sens instantanément excité. Toujours penchée sur moi, elle sourit et dit : « C'est fini, maintenant. Il n'y a plus aucune raison d'avoir peur. Tu es un petit peu secoué, mais au fond de toi, tu sais que tu es celui que tu as toujours été. Et je t'aime. »

Je hoche la tête. Nous parlons de tout et de rien. Au bout d'un moment, elle s'en va. En moi-même je murmure, hystérique : Je suis celui que j'ai toujours été. Je suis celui que j'ai toujours été.

\*\*\*

Hier, ils ont gratté l'intérieur de mon crâne jusqu'à ce qu'il soit bien propre, et mis en place mon nouveau cerveau, le faux, celui qui n'est pas doué de conscience et n'a qu'un rôle de remplissage.

Je me sens plus calme que je ne l'ai été depuis longtemps. Je pense que j'ai enfin réussi à bâtir une théorie qui explique ma survie.

Pourquoi désactivent-ils l'instructeur pendant la semaine qui s'écoule entre le basculement et la destruction du cerveau ? Certes, ils ne peuvent pas le laisser fonctionner pendant qu'ils éliminent l'organe ; mais pourquoi toute une semaine ? Pour que la population soit rassurée, pour qu'on constate que le cristal peut demeurer synchrone sans surveillance. Pour les persuader que la vie que ce cristal va vivre sera exactement celle que le cerveau organique « aurait vécue » – pour autant que cette expression signifie quelque chose.

Alors, dans ce cas, pourquoi une semaine seulement ? Pourquoi pas un mois ? Une année ? Parce que le cristal ne peut pas rester synchrone pendant aussi longtemps –

non pas du fait d'un défaut quelconque mais pour la raison même qui lui donne toute sa valeur. Il est immortel. Le cerveau se dégrade. L'imitation qu'il effectue ne tient pas compte – délibérément – du fait que les vrais neurones meurent. Sans l'instructeur qui s'arrange de fait à simuler une détérioration identique, de petites divergences finiraient nécessairement par apparaître. Une différence d'une fraction de seconde dans la réponse à un stimulus suffit à créer le doute. Or – et je ne le sais que trop bien – à partir de ce moment-là, le processus de différenciation est irréversible.

Il y a cinquante ans, une équipe de neurologues novateurs s'est sans doute retrouvée autour d'un écran à contempler un graphique montrant l'évolution probable de cette divergence radicale comparée au temps. Comment ont-ils choisi ce délai d'une semaine ? Quelle probabilité a bien pu leur paraître acceptable ? Un dixième d'un pour cent ? Un centième ? Un millième ? Quel que soit le niveau de sécurité choisi, il est difficile d'imaginer qu'ils aient réussi à retenir une valeur assez basse pour rendre le phénomène de divergence exceptionnel, à l'échelle mondiale, dès l'instant où un quart de million de personnes basculaient chaque jour.

Dans un hôpital donné, cela ne se produirait peut-être qu'une fois tous les dix ans, ou une fois par siècle, mais chaque institution aurait tout de même besoin de disposer d'un protocole lui permettant d'agir, le cas échéant.

Quelles seraient alors les alternatives ?

Ils pouvaient honorer leurs obligations contractuelles et réactiver l'instructeur, ce qui effacerait le client satisfait et donnerait au cerveau organique traumatisé l'occasion d'aller se plaindre de cette épreuve auprès des médias et de la justice.

Ou bien, sans rien dire, ils pouvaient effacer les enregistrements de la divergence et en évacuer calmement le seul témoin.

\*\*\*

Alors, nous y voilà ! L'éternité !

Dans cinquante ou soixante ans, j'aurai besoin de greffes et un jour, d'un corps complètement neuf. Mais cette perspective n'a pas à m'inquiéter : je ne peux pas mourir sur la table d'opération. Dans un millier d'années environ, il faudra m'ajouter des éléments pour faire face à mes besoins en mémoire de stockage ; je suis sûr que tout se passera sans le moindre incident. Sur une échelle de temps de quelques millions d'années, la structure du cristal pourra être endommagée par les rayons cosmiques ; ce problème sera évité par une retranscription fidèle sur un cristal tout neuf à intervalles réguliers.

J'ai désormais la certitude d'avoir un siège pour le Big Crunch – au moins en théorie – ou de participer à la fin entropique de l'univers.

Bien entendu, j'ai laissé tomber Cathy. J'aurais pu apprendre à l'aimer. Mais elle me rendait nerveux et j'en avais plus qu'assez de me sentir obligé à jouer un rôle.

Quant à l'homme qui disait l'aimer – l'homme qui a passé la dernière semaine de sa vie impuissant, terrifié, étouffé par la connaissance de l'approche inévitable de sa mort –, je ne sais pas encore ce que je ressens pour lui. Je devrais être capable d'éprouver une certaine empathie, si l'on considère que je me suis attendu un moment à subir le même sort. Mais d'une certaine façon, il n'existe pas vraiment pour moi. Je sais que mon cerveau a été construit à partir du sien – ce qui lui donne une sorte de primauté causale

– mais en dépit de cela, je pense à lui maintenant comme à une ombre transparente, sans substance.

Après tout, je n'ai aucun moyen de savoir si son sens de sa propre personne, si sa vie intérieure la plus profonde, si son expérience du fait d'exister étaient, en aucune façon, comparables aux miens.